

## FIESOLE

A Fiesole, de San Alessandro à San Francesco.

Tornabuoni, Calzajuoli, les Offices, Pitti, Saint-Marc, ce ne sont partout que des Américains, des Anglais, des Allemands, des Suédois, tout le Nord. Dans les rues de Florence, on n'entend que l'anglais ; les enseignes et les magasins parlent anglais. Les femmes blondes, grêlées de lentilles rousses, dressent une double haie de chevalets, à l'huile et à l'eau, devant les toiles de Botticelli et de l'Angélique. On ne peut voir l'ANNONCIATION du Vinci : la barrière à l'eau et à l'huile nous en sépare. Toutes ces femmes et tous les hommes sont semblables entre eux, vêtus semblablement. Ils gazouillent en « yes » et jacassent en « ia ». Plusieurs s'interrompent de barbouiller, pour manger des gâteaux et rompre de petits pains au jambon. On ne sait pas du tout pourquoi on ne leur sert pas le thé devant le PRINTEMPS et les crevettes devant la NAISSANCE DE VÉNUS. Je gage qu'avant dix ou onze ans, un traité en bonne forme, scellé dans les saintes archives de Genève, leur réservera le droit de fumer leur tabac à l'opium et la pipe en bois de bruyère au nez de Michel-Ange et de Donatello. Je n'ai rien contre ces riches barbares : il vaut encore mieux tripoter des tubes sur une palette, que d'en être à son trente-sixième divorce. Rien, sinon qu'ils sont des automates : ils sont faits en série, ils sont nés en série ; ils vivent en série ; ils s'habillent, ils mangent, ils voyagent, ils aiment l'art en série ; elles fument, elles boivent, elles étalent leurs cuisses, elles font l'amour en série. Et ce ne serait rien qu'ils fussent automates dans leur pays, et qu'au-delà des mers ou dans les glaces il y eût cent millions de Calvins, de Snowdens et de Fords. Mais ces automates automatisent l'Europe, et Florence est atteinte. Ils mécanisent les peuples qui ont gardé, jusqu'ici, leur vertu et leur beauté originale, leurs vices propres. Qu'un vice individuel a plus de prix qu'une vertu commune et machinée ! Collines de Florence, on vous a passé au cou des chaînes d'or. Les plus belles maisons, les plus vieux palais servent d'hôtels à ces Calibans de la vie mécanique. Ils se sont emparés des villas les plus charmantes, d'où la vue est enchanteresse sur le paysage toscan.

Je fuis cette élite uniforme de laiton doré, de bois clair et de fer-blanc. Je préfère la plèbe, et je la suppose étrusque pour justifier ma préférence. Je vais me mêler aux gens de la campagne, aux Florentins qui traitent de leurs affaires, sous le ciel, rue de la Vigne-Vieille et via d'Acqua, derrière la Seigneurie, entre San Firenze et le Bargello. Ventes et marchés au soleil, en plein vent. Ils montrent du grain, au creux de la main ; ils font le cours du blé, du vin et de l'huile. On ne se fait un chemin que pas à pas dans cette foule, tant elle est dense. Là, rien que des hommes : un beau peuple, fin et vif, brun et sec, les yeux brillants, le geste prompt ; tous, bien nippés, les vêtements nets, la chaussure luisante, le chapeau de feutre souple et propre. Leur parole un peu rauque chante : point de mollesse dans cet accent liquide et rond, rieur et caustique. Ces Florentins sont bien aux antipodes des Nordiques. Ils ont le mot salé, entre tous les Italiens. Ils abondent en injures pittoresques ; ils vont jusqu'à l'obscène le plus cru, ils y courent tout droit ; ils excellent à poursuivre le ridicule en mots violents et satiriques. Leur tort est de trop donner aux termes sales : ils y noient l'esprit. Mais leur tour, leurs quolibets, leurs quiproquos, leurs « riboboli », comme on dit là-bas, sont plaisants : jusqu'au moment où quelque grossier faquin, bourgeois cossu peut-être, lâche une obscénité basse et dégoûtante, toute pareille à l'incongruité excrémentielle qui l'accompagne parfois, ignoblement. Et pour qu'on n'en ignore, il lève la jambe.

Plus le Dôme d'Orviéto m'a déçu, plus belle est la surprise que me réserve le Musée voisin. Installé dans un palais du pape, à l'écart de la foule et du bruit, il est des plus séduisants par l'accueil du silence et la paix solitaire. Il n'a rien promis et il offre des trésors. On y accède par un de ces escaliers extérieurs, au flanc de la façade, qui donnent tant de couleur à ces vieux palais : ils sont faits pour le drame, ou la comédie au clair de lune. Comme on monte les hauts degrés, il faut avoir le bon esprit de laisser l'opinion commune en bas, sur l'herbe de la place, et se séparer enfin de tous ces moutons borgnes, les critiques. Leurs jugements sont le suint du troupeau. Ce qui a été dit une fois, tous le répètent. La sagesse est de n'en faire aucun cas. Les attributions sont leur jeu de paume : il n'intéresse qu'eux ; ils se renvoient la balle, et n'ont jamais fini de se la disputer, hués par ceux-ci, applaudis par ceux-là. Quand ils dénichent un contrat, ils poussent les cris du paon, triomphe de gloire sur la trompette guerrière. Or, qui prouve que l'œuvre, dont il s'agit aux archives, soit celle qu'on nous montre ? On sait trop qu'en trois ou quatre cents ans, le goût a changé dix fois, et dix fois proscrit ce qui fut pour ce qui est ou qui va être. A ne pas sortir de Paris, un Lebrun n'eût-il pas fait jeter aux oubliettes les roses de Notre-Dame ? et peut-on penser sans rire au dédain d'un Canova pour les reines de Char-

tres ? Naguère, un critique savant voulait que Giorgione et Titien fussent le même homme. Pourquoi pas ? J'y consens. Pour mon compte, je dis que Nicolas Nuti de Sienne, sculpteur à peu près inconnu, qui vivait en 1330, est l'artiste admirable qui a taillé les plus belles statues de l'Italie : celles qui, dans le petit musée d'Orviéto, dominant de si haut tout ce qu'on peut voir en Toscane et, peut-être, dans toute la péninsule.

Au fond de la salle voûtée en berceau est assis, dans une chaire, le Christ en gloire. Il lève l'index de la main droite. De l'autre bras, il maintient droit ouvert sur son genou le Livre de la Vie. A peine un peu plus grand que nature, on dirait un colosse. Ce bois sublime a été peint : il reste de l'or roux aux cheveux. Le visage est inouï. Sans douceur, sans dureté ; ni rigueur ni tendresse : il est immuable. Tout le poids de la justice tire ses traits vers la terre, et allonge l'arête de leur exquise pureté. Jamais cette figure n'a souri, et pourtant le sourire est en elle, comme la lumière derrière les nuages d'un ciel gris ; elle a beaucoup pleuré, peut-être : il lui reste de l'arc-en-ciel entre les lèvres et les paupières. Les plis de la tunique sont merveilleux de souplesse et de majesté. Un corps divin les anime. Une sorte de robe persane, ouverte sur les deux côtés, colle au bras et au torse ; la draperie se ramasse sur les jambes et les cuisses. Sublime, le geste de la main contre le livre : Dieu feuillette le destin, il tourne les pages fatales. Sa toute-puissance ne peut rien contre elle-même ; il lui faut suivre ses propres décrets. S'il se lève, nous sommes tous perdus, ou jugés : ce qui revient au même. Jamais calme souverain n'a été si chargé de la foudre. La simplification la plus solennelle, la synthèse la plus puissante de la forme et du sentiment, voilà cette figure : chaque détail est l'abrégé de l'ensemble. Comme, en ses projections, une épure formule les points et les surfaces, la grandeur des lignes exprime la grandeur de la pensée. On ne peut pas dire d'un tel art qu'il résume. Non ; il centre toutes les forces qui concourent à la beauté : il offre, avec une réserve sublime, l'essence du mouvement et de la vie, dans l'essence de la pensée et du sentiment : il transmue l'éphémère en ce qui ne peut passer.

Nicolas Nuti de Sienne, s'il a créé ce dieu, ne saurait être